4me ANNEE — PRINCE ALBERT, SASK., JEUDI, 4 MARS 1915 — No. 51

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan

REDACTION: 405, 13ème RUE
ADMINISTRATION: 1303, 4ème Avenue Ouest, Prince-Albert, Sask. Téléphone 683

NOTRE FOI! — NOTRE LANGUE!

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., *Rédacteur en Chef.* — PUBLIÉ PAR LA CIE LA BONNE PRESSE LTÉE — J.-P. DAOUST, *Administrateur.*

Deux impérialismes

Des journaux reproduisent une *interview* récente que Winston Churchill, chef de l'amirauté anglaise, aurait accordée à un journaliste parisien, M. H. Leroux. En voici un passage: (*Evènement*, Québec, 19 février):

"Je ne me fais pas d'illusion: tant que des neutres seront au jeu, un blocus sans infiltrations est une chimère. L'Allemagne va continuer de recevoir secrètement une petite part de tout ce dont elle a besoin considérable. **Mais** tandis que, vous et nous, respirons largement, appuyés à cette mer que nous avons faite libre et que nous maintenons libre, je vais vous montrer comment l'Allemagne soutient son souffle.

"Le ministre a placé sa main sur le bas de son visage et il a dit:

"Telle est la manière dont l'air lui arrive. Or, vous savez quel effet produit un bâillon lorsqu'à la même minute il faut agir: un tel effort use le cœur. Du reste l'Allemagne ne l'ignore pas. CETTE CONTRAINTE NE SE DESERRERA PAS AVANT QU'ELLE SE SOIT RENDUE A MERCI, CAR, MEME SI VOUS, LA FRANCE, ET SI NOTRE ALLIEE LA RUSSIE, VOUS DECIDIEZ D'ARRETER LA LUTTE—CE QUI EST INCONCEVABLE— NOUS ANGLAIS NOUS CONTINUERIONS SEULS JUSQU'AU BOUT.

Le premier lord de l'Amirauté a prononcé ces paroles avec une chaleur singulière."

Si cette déclaration est authentique—et nous la citons sous réserve—elle attesterait que la guerre, allumée par le crime maçonnique international de Serayevo, est essentiellement considérée, par l'Angleterre officielle, comme lui fournissant enfin l'occasion d'une lutte à mort entre l'Impérialisme britannique et l'Impérialisme allemand. Ce serait donc, à ce point de vue pour le triomphe de l'Impérialisme anglais, et de son hégémonie mondiale, que combattraient les armées française, belge et russe—en attendant celles des autres pays neutres, poussés à la guerre par les influences occultes qui l'ont allumée. Le mot de la fin montrerait clairement que l'Angleterre et ses Dominions impérialisés sont entrés dans le conflit international en vue d'atteindre, contre une puissance rivale, un but d'ambition et d'orgueil, afin d'assouvir une soif [illegible] et de domination universelle. Que l'Impérialisme allemand soit atteint de la même mégalomanie soit infecté du même esprit, soit animé de la même passion, c'est probable. L'exemple de l'Angleterre aura été contagieux....

* * *

Mais les peuples engagés dans la guerre sont-ils vraiment obligés de choisir entre les deux. Le peuple anglais—lui qui paie avec son sang et son or, partage-t-il les vues de Winston Churchill et du gouvernement impérial, *that is the question.* Il a lieu d'en douter, en présence de la déclaration suivante, d'un des chefs du *labor party anglais* M. Williams, qui dans une interview récente, publiée par les journaux anglais, a dit ce qui suit:

Nous autres, du parti socialiste ouvrier dans ce pays, nous pensons que nous pouvons toujours nous employer utilement à préparer la paix. On nous dit que nous sommes engagés dans cette lutte pour aller jusqu'au bout. Que devons nous craindre, si cela signifie que l'Allemagne, avec cinq ou six millions de soldats et les Alliés, avec un nombre analogue, auront à se battre jusqu'à la dernière extrémité du dernier million d'hommes?...

"Cette perspective nous remplit d'horreur. Certainement on peut faire mieux que cela pour hâter la paix. La voix de Liebknecht (chef du socialisme parlementaire, en Allemagne) devrait être entendue de ses anciens amis, en France et en Angleterre. Nos sympathies ouvrières doivent encourager les socialistes allemands dans leurs efforts, pour arrêter l'Allemagne dans la voie de folie où elle est engagée. A coup sûr ce qui se ferait, dans ce sens, serait fait pour le bien du monde. *Pourquoi donc ne pouvons nous pas parler de paix, en Angleterre, sans nous voir taxer d'anti-patriotisme?* Est-ce que nous, peuple anglais, nous avons trouvé que cette guerre est une si grande bénédiction—*such a tremendous blessing*—pour que nous puissions négliger les plus nobles sentiments qui militent en faveur de la bonne volonté entre peuples?"

* * *

Laissant de côté, pour le moment, le rôle pacificateur dont peut se bercer le socialisme anglais ou le socialisme allemand, alors que le socialisme est essentiellement révolutionnaire et opposé, en principe à la paix sociale, il faut bien reconnaitre que le bon sens est plutôt du côté de Williams que de Winston Churchill. Williams sait ce que la bénédiction—à l'envers—de la guerre qu'on veut absolument pousser jusqu'au bout, a coûté, et coûte et coûtera encore au peuple anglais, surtout à la classe ouvrière, c'est-à-dire au gros de la population. Il sait les ruines que cette guerre a déjà accumulé et accumulera forcément. Il sait quels deuils, quelles larmes, quelles misères profondes en sont, en seront la conséquence, tout cela ne paraît guère peser beaucoup dans l'esprit des hommes d'Etat qui ne veulent pas entendre parler de paix. Eux aussi semblent atteints de folie furieuse. Quand s'en guériront-ils?

UN PACIFIQUE

Si les Canadiens-Français ne parlaient pas anglais!

Chers lecteurs,

Quelque paradoxal que cela paraisse, si les Canadiens français ne parlaient pas anglais, cela vaudrait beaucoup mieux pour eux. Je sais bien que, dans tous les pays du monde, un homme capable de parler plusieurs langue a de grands avantages sur celui qui ne peut en parler qu'une. Mais, au Canada, les Anglo-Canadiens sont si crétins, et les franco Canadiens si b....onasses que, ce qui est une cause de supériorité personnelle incontestable, est devenu une cause d'infériorité nationale.

Même les plus ardents défenseurs de la langue française au Canada, ne cessent de nous rabâcher la nécessité d'apprendre l'anglais: tellement que, pour ma part, j'en ai les oreilles cassées à la fin. Voyons donc si c'est bien nécessaire que ça. Et pour cela, considérons comment les choses se seraient passées, si, dès le commencement, les canadiens français avaient refusé d'apprendre et de parler l'anglais.

Naturellement, il y aurait toujours eu quelques canadiens français à apprendre l'anglais; de même que, même actuellement il y a encore quelques anglo-canadiens qui apprennent le français. Mais si la masse de la population franco-canadienne dans les villes aussi bien que dans les campagne, avait formellement refusé d'apprendre plus d'anglais que la population anglaise n'apprend de français; et surtout, si ceux qui connaissaient l'anglais ne s'en étaient servis que lorsque c'était absolument nécessaire et qu'ils ne pourraient pas exiger l'emploi de leur propre langue: dans ce cas, le gouvernement aurait été obligé d'exiger, à peu près partout, que ses employé parlent les deux langues. Ça aurait obligé beaucoup d'anglais à apprendre le français, et donné de grandes chances à ceux des canadiens-français parlant les deux langues. C'était la situation résultant logiquement du texte même de l'acte constitutionnel. Et si, dès le commencement, les canadiens-français avaint usé de leurs droits, l'idée de les violer ou de les contester ne serait jamais venue à l'esprit des Anglais.

Mais, me direz-vous, pour les affaires, ce serait très mal commode.. Pour les commerçants Anglais, ce serait moins commode que maintenant, peut-être. Mais pour les Canadiens-français, ce serait incontestablement plus commode. La seule différence qu'il y aurait avec la situation actuelle, c'est que dans tout centre possèdant un groupe français un peu considérable, on parlerait français dans tous les magasins. Trouvez-vous que ce serait un si grand désavantage pour l'influence de la race française?

Mais, les ouvriers Canadiens-français auraient de grandes difficultés pour trouver de l'ouvrage, s'ils ne parlaient pas anglais.— Mais non! puisqu'on parlerait leur langue dans tous les chantiers et les usines. Ils se grouperaient davantage, au lieu de s'éparpiller dans les masses des ouvriers de langue anglaise et de religion protestante. Pensez-vous que ce serait un si grand mal?

Par-ci, par-là, il y aurait bien quelques individus qui, arrivant isolément dans un centre purement anglais, éprouveraient quelques difficultés. Mais cela arriverait probablement moins souvent que maintenant. Et puis, soyez tranquilles! nous connaissons les Canadiens-français. Quand l'un d'eux arrive dans une place où il est obligé de parler une autre langue que la sienne, il ne met pas grand temps à l'apprendre; que cette langue soit l'anglais, ou un idiome sauvage quelconque. Il n'a pas besoin pour cela d'aller à l'école.

Et cette question des écoles?—C'est celle-là surtout qu'aurait été simplifiée, si les franco-canadiens, au lieu de s'empêtrer dans les écoles bilingues avaient tout simplement exigé, dès le commencement, leur droit à des écoles purement française. Celles-là, personne n'aurait songé à leur prendre, car il est difficile de transformer, du jour au lendemain, une école purement française en école anglaise. Tandis que pour une école bilingue, la transformation se fait, pour ainsi dire, sans que l'on s'en aperçoive.

Mais, allez-vous me dire, vous rêvez! c'est de l'utopie pour une situation telle que vous le supposez, c'est impossible. Pardon! ce n'est pas impossible, puisque ça existe. Ça existe dans toutes les colonies anglaises, à part le Canada. Et ça a existé, même au Canada; et pas ailleurs que dans nos chères *provinces anglaises* de l'Ouest.

Provinces anglaises?... En tout cas, pas depuis longtemps. Car il y a seulement trente-cinq ans, je vous assure que l'anglais ne tenait pas grand place dans l'Ouest du Canada.

Depuis le temps de La Vérendrye, le français a été la langue officielle des prairies de l'Ouest et des forêts du nord. Je ne sais si les tribus sauvages s'étaient entendues avec les grandes puisances européennes, toujours est-il, que ce fut avec la même unanimité que celles-ci, qu'elles adoptèrent la langue française, comme langue internationale.

Les compagnons de La Vérendrye apprirent très vite la langue des diverses tribus, au milieu desquelles ils s'établirent. Leurs enfants, les Métis, parlaient avec une égale facilité la langue de leurs mères sauvages et de leurs pères canadiens. De sorte que, quelque part qu'on allait, on trouvait, dans chaque tribu, des gens parlant français et connaissant parfaitement la langue des natifs. Et un commerçant ou un voyageur, du moment qu'il parlait français, n'éprouvait aucune difficulté à se faire comprendre.

Lorsque les commerçants anglais des compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson arrivèrent dans le pays, ils se rendirent compte, tout de suite, qu'ils ne pouvaient rien faire sans le français. Aussi, depuis le Fort William, jusqu'au fond du MacKenzie, tous leurs employés, qu'ils fussent Anglais, Ecossais ou Irlandais, parlaient français. En 1870, au moment de l'entrée du Manitoba dans la Confédération canadienne, cette province était aussi française que Québec. *Et ce furent les Anglais qui firent insérer dans l'acte d'incorporation la clause des écoles séparées et de l'enseignement bilingue*; parce que jugeant les autres d'après eux-mêmes, ils craignaient que les Métis ne voulussent les empêcher d'apprendre l'anglais.

Dans les premiers temps du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest, à peu près tous les employés du gouvernement parlaient français. Et quand il y avait une école quelque part, on la jugeait d'après la valeur de son enseignement sans se préoccuper de savoir si celui-ci était donné en français ou en anglais.

Tant que les Métis formèrent la majorité de la population française de l'Ouest, les droits de la langue française ne furent même pas mis en question; même après que la population anglaise fut devenue la majorité. Mais les nouveaux arrivés de France et de Québec, commencèrent à l'anglichonner avec les Anglais et les Irlandais, à prêcher la nécessité de l'Anglais, à pousser les sauvages à apprendre l'anglais plutôt que le français... et la cause du Français fut perdue, ainsi que je le montrerai dans une prochaine lettre.

UN SAUVAGE

Marche des événements dans l'effroyable guerre actuelle

Récit au jour le jour d'après les dépêches européennes jusqu'à date

MERCREDI 24 FEVRIER

L'attitude néfaste des sous-marins allemands dans la mer du Nord continue à semer l'indignation en Angleterre et à agiter les Pays Scandinaves. Le navire anglais "Oakly" saute dans la Manche, frappé par une torpille d'un sous-marin: l'équipage s'échappe en partie grâce à la prompte intervention d'un bateau de pêche.

La Norvège est grandement surexcitée par le perte du navire "Regin" autre victime des sous-marins allemands. Le gouvernement envoie une protestation énergique à l'Allemagne, et suspend tout commerce avec les ports allemands jusqu'à ce que réparation entière soit donnée.

Cependant, jusqu'ici, aucun des navires transports des troupes anglaises en Frances, n'a été atteint par les sous-marins ennemis.

En revanche les gouvernements de France et d'Angleterre font le blocus de la colonie allemande au sud-est africain, et donnent quatre jours d'avis aux navires neutres pour quitter la zone du blocus.

La situation du conflit sur mer absorbe toute l'attention, les dépêche officielles font absolument silence sur le progrès des hostilités sur le continent. De brefs rapports nous parviennent cependant d'autres sources et nous indiquent quelques changements partiels qui n'influent point sur le mouvement général des troupes.

Près de Pont-àMousson, les Allemands combattirent avec acharnement pour la possession des villages de Signal de Xon, et de Norroy: après une lutte meurtrière de maisons en maisons, ils délogèrent les troupes françaises. Celles-ci, forcées d'évacuer la place, le firent à regret, aussi à peine sorties, elles reformèrent leurs cadres et se lancèrent en une brillante charge à la baïonnette, à l'assaut des positions perdues. L'ennemi ne put résister à cet élan impétueux qui broyait tout sur son passage: il tint bon pendant quelques heures, mais au prix des plus grandes pertes. Finalement, il prit la fuite abandonnant deux bataillons complètement décimés et de nombreuses munitions de guerre.

Cette position avancée des lignes françaises si chèrement rachetée, fut fortement retranchée à l'arrivée des renforts.

Un canon géant de l'artillerie allemande, tout récemment sorti des usines, a fait explosion durant le bombardement des positions françaises près de Thann, en Alsace. Tous les hommes de la batterie furent anéantis.

La bataille désespérée des Monts Carpathes se poursuit avec un nouveau regain d'activité. Au défilé Dukla, les Russes font preuve d'un courage surhumain et d'une ténacité vraiment héroique. Les armées en présence s'enfuissent dans les tranchées.

Un autre engagement important se poursuit au sud-ouest de Stanislau, en Galicie, où pour la troisième fois les Russes ont encore victorieusement repoussé la marche de l'aile droite des troupes austro-allemandes.

JEUDI, 25 FEVRIER

Après une semaine de blocus, les sous-marins allemands ont coulé douze navires dans la mer du Nord dont neuf anglais. L'intention de l'Amirauté Allemande en maintenant cette attitude extrême et sans répit, est de détruire les vaisseaux qui transportent les troupes anglaises en France. L'Angleterre envoie environ chaque jour 15,000 soldats sur les champs de bataille: près de 800,000 se dirigent maintenant vers les Flandres, afin d'aider le mouvement général offensif des armées alliées au printemps. Plus de 500,000 restent encore à Plymouth, centre des transports.

L'Angleterre a fermé la route de la Manche, afin de déjouer l'activité des sous-marins ennemis et de réquisitionner le plus grand nombre de vaisseaux possibles. La route de ces transports vers la France, part de Plymouth et se dirige vers Cherbourg et Le Havre.

Les Etats-Unis ont soumis aux gouvernements respectifs de l'Angleterre et de l'Allemagne une note relative à ce blocus des sous-marins et à l'entrée des approvisionnements en Allemagne, réservés cependant à la seule population civile. Aucune décision définitive n'est encore prise.

En Extrême-Prusse, les victoires allemandes, extrêmement exagérées prêtent à des commentaires vivement opposés. L'avance des Allemands est définitivement arrêtée sur le Niémen, où trois détachements essayèrent vainement de traverser le fleuve. La cavalerie russe les enfonce aussitôt s'emparant d'un grand nombre de prisonniers et de multiples engins de destruction, qui devaient servir à faire sauter le chemin de fer de Vilna à Varsovie.

Les troupes allemandes se sont alors concentrées autour de Przasnyz, dans la région nord de la Vistule. La meurtrière bataille d'Osowetz diminue d'intensité, les Allemands se préparent à une action

(*A suivre en 2ème page*)

Marche des événements

(Suite de la 1re page)

énergique au nord de la Pologne, Un peu plus au nord, un combat violent est engagé à Stabine et à Jastizabi, villages situées entre Grodno et Augustowo.

Dans les Carpathes, la campagne est non moins active: les forces austro-allemandes se déploient sur une longue ligne longeant les Carpathes, depuis les frontières de la Roumanie jusqu'à Stanislau. La ligne de communicatin est soutenue par l'arrière-garde.

La Bukovine est de nouveau témoin d'une attaque russe. Les troupes russes ont réoccupé la ville de Sadagora, à quatre milles au nord de Tchernowitz. Les Autrichiens dépèchent de nouveaux renforts à cet endroit menacé.

La Russie aspire de plus en plus à l'occupation de Constantinople: ce merveilleux port des Dardanelles développera son commerce extérieur et contribuera à l'extension de ses grandes ressources intérieures. L'Angleterre, d'après une déclaration de Sir Edward Grey, approuve ces intentions russes qui sont "en parfaite harmonie" avec les entreprises commerciales de la Grande Bretagne.

Le communiqué officiel de Paris est d'un laconisme désolant: combat partiels, échanges d'artillerie, quelques progrès dans la Champagne et la Meuse, voilà tout ce qui le caractérise.

La France et l'Allemagne ont enfin conclu les derniers arrangements nécessaires pour l'échange des prisonniers de guerre, absolument incapables de prendre part à la guerre. La Suisse est choisie comme terrain d'échange et plusieurs trains ont été mis à la disposition de ces invalides par les deux gouvernements respectifs.

Le général Pau, en route vers la Russie, reçoit une très enthousiaste réception dans les Etats Balkaniques, tout spécialement à Sofia et à Bucharest. Son passage dans la Roumanie ranime le sentiment populaire en faveur de la Triple Entente.

VENDREDI, 26 FEVRIER

Les troupes du contingent canadien s'illustrent sur le champ de bataille. Les rapports officiels leur décernent une mention spéciale pour leur courageuse action dans les tranchées.

Une compagnie de Carabiniers Canadiens à peine entrée dans ses propres tranchées, au milieu d'une pluie de balles et d'obus, résolut de surprendre les Allemands. A la faveur de la nuit, les Carabiniers rampèrent jusqu'aux tranchées ennemies et ouvrirent un feu si terrible que les Allemands, étonnés d'une attaque si imprévue déguerpirent non sans offrir une énergique résistance.

Cette compagnie perdit la plupart de ses hommes il est vrai mais elle enrégistra un progrès notable sur la ligne de feu. Ainsi nos Canadiens savent faire leur devoir et font le coup de feu comme de vieux vétérans. L'infanterie et l'artillerie canadiennes accomplissent aussi de beaux faits d'armes.

Le conflit européen demeure toujours au même point quant aux mouvements généraux des armées en présence. Seuls des combats partiels qui ont cependant leur importance occupent les esprits, en Pologne, en Galicie, comme en France et dans les Flandres.

Le rapport semi-hebdomadaire des opérations anglaises en Belgique indique qu'une pluie intermittente a considérablement nui aux mouvements militaires. Cependant les aviateurs ont habilement travaillé de pair avec les artilleurs pour découvrir et détruire les batteries allemandes, surtout dans les environs d'Ypres. Les mitrailleuses infligèrent à l'ennemi de sérieuses pertes. Aucune attaque d'infanterie n'est survenue.

Les canons balaient les plaines de l'Aisne et de la Champagne. Les troupes françaises enrégistrent un progrès constant dans les forêts de Perthes, de Mesnil les Hurles et d'Apremont. Les Allemands perdent beaucoup d'hommes et abandonnent de nombreuses munitions de guerre.

Tous les efforts des Allemands pour investir et s'emparer de la forteresse de Verdun sont demeurés jusqu'ici sans résultat. Leurs actives opérations sur les hauteurs de la Meuse, furent d'abord, compromises à St. Mihiel qu'ils ne purent dépasser, et finalement au village des Epargnes où ils subirent une désastreuse défaite.

Les troupes austro-allemandes en Galicie jouent du malheur: leurs positions deviennent critiques en face de l'avance des Russes sur leur flanc déjà gravement menacé. Les colonnes d'attaques autrichiennes se sont trop hasardées à l'intérieur du pays: elles se voient couper leurs lignes de communications avec la Hongrie sur la frontière roumaine.

La lutte entre Autrichiens et Montenégrins reprend avec vigueur: déjà ces derniers ont repoussé et mis en pièces un détachement autrichien, venu à leur rencontre en Bosnie.

Au nord de la Pologne, les Russes s'attendent à un mouvement offensif des armées allemandes vers Varsovie le terme rêvé de leurs constantes invasions. Mais les Allemands reprennent la défensive et déploient peu d'activité. Définitivement arrêtés sur le Niémen, ils songent dans le repos de nouveaux plans d'attaque.

L'Amirauté Anglaise multiplie ses efforts pour mener une active campagne de destruction contre les sous-marins allemands: elle emploiera les plus extrêmes moyens de rigueur.

La flotte française perd un torpilleur-mitrailleur, le "Dague", frappé par une mine dans l'Adriatique, au large du port d'Antivari.

L'Allemagne étudie avec soin la récente note américaine, dans les termes de la plus courtoise amitié. On entretien l'espoir à Berlin que ces propositions des Etats-Unis formeront une base de négociations qui aboutiront à un règlement satisfaisant des difficultés soulevées.

SAMEDI, 27 FEVRIER

La ferme attitude de l'Angleterre de refuser les propositions des Etats-Unis, soulève un jour nouveau dans toute cette question des approvisionnements des populations civiles de l'Allemagne. Des mesures de représailles très sévères ont immédiatement adoptées, et l'Allemagne se verra forcé de plier sous le joug de la Reine des Mers.

La France comme la Russie approuve les décisions de l'Amirauté Anglaise et corrobore ses moyens coercitifs contre les sous-marins allemands. Cependant le gouvernement américain ne s'offusque pas de cet échec, ses démarches répétées prouvent sa sincérité et démontrent toute l'impartialité de son attitude.

Le bombardement des Dardanelles se poursuit activement de la part des 40 vaisseaux de guerre des flottes alliées. Les forteresses subissent des dommages très sérieux et donnent libre accès aux croiseurs de passer indemnes cette zone dangereuse. Les croiseurs anglais se sont avancés jusqu'à Hortari, 14 milles à l'intérieur, au milieu de milles dangers créés par les mines semées à profusion dans ces détroits. Jusqu'ici les forts Dardanus ont offert la plus énergique résistance et abreuvent d'une grêle de bombes et d'obus les navires de guerre. L'"Agamemnon" atteint par plusieurs projectibles est assez gravement endommagé. Les forts turcs ont subi de très lourdes pertes plus de 600 blessés ont été transportés d'urgence à Constantinople.

Les opérations militaires en France diminuent de vigueur: l'artillerie seule domine très active les champs de bataille. Aucun mouvement n'est entrepris contre l'ennemi: l'ordre est exprès: user l'Allemand à petit feu jusqu'au printemps. Et alors, lorsque le soleil aura durci les routes embourbées, l'attaque générale sera reprise sur une vaste échelle. De grandes batailles décisives écraseront le fier Teuton et le chasseront de France.

Dans l'Argonne, un dépôt de munitions ennemi saute près de St Hubert. Dans la forêt de Melincourt, les Allemands arrosèrent les tranchées françaises avec de l'huile et mirent le feu. Forcés d'évacuer la place les Français se lancèrent sur les positions allemandes et les emportèrent d'assaut.

Sur les hauteurs de la Meuse, l'artillerie lourde française accomplit de nombreux ravages: elle fit sauter vingt wagons de munitions anéantit tout un détachement de

(A suivre en 6ème page)

Lettre Pastorale de S. G. Mgr Albert Pascal, O. M. I.

L'EDUCATION, la FAMILLE et le MARIAGE CHRETIEN

Dans notre lettre pastorale pour le carême 1913, nous vous avons parlé de l'éducation et en particulier, de l'éducation chrétienne. Nous nous proposons de revenir aujourd'hui sur ce grave sujet, en le traitant à un point de vue nouveau et nous considérerons l'éducation d'abord en elle-même et ensuite dans ses relations avec la famille et le mariage chrétien.

L'EDUCATION.—SON IMPORTANCE

1o.—Même considérée du dehors, l'éducation apparait déjà comme le pivot de la vie morale.

En effet du seul point de vue des relations sociales, l'éducation semble être la pierre de touche de ce qu'on est convenu d'appeler l'"homme du monde" ou la "femme du monde". Le véritable homme du monde, c'est l'homme "bien élevé", ce qui veut dire: l'homme dont l'esprit, toujours en éveil saisit les moindres nuances, sait apprécier exactement la valeur du moindre geste, de la parole, en apparence la plus insignifiante, qui possède le tact pour dire ce qu'il faut, quand il le faut, et comme il le faut qui soit écouter ou se taire au moment voulu; qui semble toujours éprouver les sentiments commandés par les circonstances de lieu, de temps ou de personnages. Par dessus tout, l'homme du monde possède l'art de ne jamais se compromettre, ni pour le bien, ni pour le mal, de mesurer toujours ses paroles et ses démarches dans un sens favorable à ses intérêts; l'art de dissimuler; de se montrer toujours nécessaire ou utile, au temps opportun.

Aussi, partout il est recherché, adulé. Ses paroles sont considérées comme des oracles, et ses moindres gestes trouvent aussitôt de nombreux imitateurs.

En un mot, l'homme du monde possède l'art si difficile qu'on appelle le "savoir-vivre".

Prenez maintenant, par contraste, dans le monde, l'homme qui manque de "Savoir-vivre". On le fuit, on l'évite comme un fléau; il est au ban de la Société mondaine. Cela démontre quel cas le monde fait de l'éducation.

Et pourtant, l'éducation mondaine, toute nuancée, toute **difficile qu'elle soit, n'est qu'une sorte de vernis brillant dans la vie morale. Très souvent même elle n'est qu'un voile trompeur destiné à cacher sous des apparences élégantes, de profondes misères, physiques et morales. Combien de personnes, par exemple, qui pour suivre les extravagances de la mode, font des dépenses bien au-dessus de leur condition, et de leurs moyens, et gaspillent follement un argent péniblement gagné et si nécessaire ailleurs!**

Pour combien, les apparences mondaines, ne sont que le décor hypocrite d'une vie de désordre!

A vrai dire, la vie du monde, peut commander certaines attitudes, certaines façons d'agir, certaines manières de vivre, voir même certains sentiments, et par là, exercer une grande influence sur la vie morale d'un peuple comme des individus.

Mais trop souvent pour ne pas dire toujours, elle se contente des apparences: elle n'atteint pas directement, le fond de l'âme, le sanctuaire intime où se forment les convictions, où s'élaborent les sentiments vrais, durables qui sont à la base de toute véritable vie morale. Et ceci est autrement plus important et plus décisif que le code des relations mondaines, de la politesse du décorum. C'est pourquoi la question de l'éducation proprement dite est ailleurs et plus haut. Et il n'est pas difficile de s'en rendre compte.

La lutte sans trêve que l'Eglise de Dieu soutient contre la Révolution, s'est vite concentrée autour de l'école.

L'Etat moderne qui veut monopoliser à son profit, l'enseignement, sait bien que l'Eglise tiendra en échec toutes les doctrines révolutionnaires et libérales sur lesquelles il repose, tant qu'elle aura ses propres écoles, et tant que, dans l'école, elle pourra enseigner. Car l'Eglise, en vertu même de sa mission divine, est une Société enseignante "Allez, enseignez toutes les nations, dit Notre Seigneur, à ses apôtres en leur confiant leur mandat. A l'Eglise seule Jésus-Christ a confié le dépôt de la révélation, de la vraie religion, en l'investissant pour le garder intact, du prodigieux privilège de l'infaillibilité.

La lutte scolaire dont nous sommes témoins, et qui se poursuit un peu partout, est donc une lutte à mort, parce qu'elle représente pour l'Eglise la défense des droits Souverains de Dieu, de la vérité, contre l'Orgueil, et les mensonges de la raison humaine. C'est un épisode, le plus pathétique, peut-être, en tout cas, le cas le plus important de la lutte éternelle, entre le Bien et le Mal, entre Dieu et Satan, son implacable ennemi.

Et puisque Notre Seigneur a dit: "Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise:—celui qui n'est pour moi, est contre moi"; nous devons conclure que tous ceux, qui ne sont pas avec l'Eglise, dans cette question vitale de l'éducation sont contre Dieu, et avec le démon. Par une conséquence inéluctable, toute société, organisée pour soustraire l'enfant à l'influence éducatrice de l'Eglise, fait une œuvre diabolique. Tous ceux qui, par ignorance, indifférence, entrainement ou mauvaise foi, travaillent directement ou indirectement, contre les écoles franchement et intégralement catholiques; tous ceux-là dans la même mesure, collaborent à l'œuvre néfaste de la franc-maçonnerie dont le but avoué, et d'ailleurs manifesté, est de soustraire l'homme à toute influence du surnaturel, de lui donner pour loi souveraine, l'épanouissement de sa propre liberté, en méconnaissant Dieu, ou traitant avec Lui, d'égal à égal. L'homme, maître de lui-même, ne reconnaissant au-dessus de lui, ni Loi, ni Maître; en un mot perpétuant le premier péché de Lucifer, tel est bien l'idéal poursuivi par la Franc-Maçonnerie.

Et par une impitoyable logique, tous les systèmes de philosophie et de morale, issus du Libre examen et de la Révolution; tels que: le Rationalisme, le Naturalisme, le Modernisme, etc., etc., aboutissent fatalement, et par une pente rapide, au même résultat: l'exaltation insensée de la raison humaine, de la conscience humaine, de la liberté humaine, des aspirations de l'âme humaine, au mépris de la transcendance de Dieu et de son domaine Souverain.

En somme l'enjeu de la lutte scolaire, ce sont les droits de Dieu, c'est l'âme même de l'enfant, et par suite l'âme de la société toute entière, dans l'avenir de sa vie morale. Car c'est précisément la notion même de la morale de ses fondements et de ses sanctions, qui est mise en question par la plupart des ennemis de l'Eglise, le grave problème de l'Education.

Très généralement parlant, l'enfant sera plus tard, ce que l'aura fait l'éducation, et le milieu dans lequel il l'a reçue. Ses idées, ses sentiments, sa conduite, toute sa vie en un mot, sera l'écho, le reflet fidèle de son éducation; à tel point qu'il ne saurait en être autrement, sans l'intervention d'une éducation contraire.

2o.—Que l'éducation soit le pivot de la vie morale, son coefficient le plus nécessaire et le plus décisif, cela ressort avec évidence de l'annalyse de son but essentiel.

Par définition, l'éducation a pour but de rendre l'homme tel qu'il doit être, en développant et enracinant dans son âme les énergies qui constituent les assises indispensables de toute véritable vie morale.

Entendue dans ce sens, bien qu'elle désigne tout d'abord, la formation intellectuelle et morale de l'enfant, l'éducation s'adresse à toutes les conditions, à tous les âges, à toutes les étapes de la vie, jamais l'homme n'est complètement ce qu'il devrait être: elle concerne la société, comme les individus.

L'éducation a pour but de former ce que le bon sens populaire appelle: le véritable honnête homme: l'homme de bien, l'homme qui marche droit, l'homme de devoir; et, au point de vue surnaturel: le vrai chrétien, le bon chrétien.

Ces formules concises, mais extrêmement riches, de la sagesse populaire, contiennent comme un précis de cette philosophie éternelle, qui repose sur les assises même de l'âme.

Qu'est-ce en effet, que l'homme de bien, l'homme qui marche droit, le véritable honnête homme? Sinon l'homme dont la conduite et les sentiments habituels sont toujours à la hauteur du devoir ainsi que de l'idéal et des vertus que ce termecomporte: l'homme dont l'intelligence et la conscience discernent toujours, dans le chaos des événements, des circonstances, des détails de la vie, le Sentier étroit de la vérité, le seul qui conduise droit au but.

Or, si tout cela peut s'exprimer en quelques lignes, l'ensemble de conditions, de qualités, de vertus que cela implique, suppose **un programme de vie très difficile et extrêmement complexe.**

Une brève analyse suffira à le démontrer jusqu'à l'évidence.

En effet, la première et la plus essentielle condition de toute vie morale, c'est d'avoir un but, qui, comme d'un sommet élevé, domine, gouverne le détail des actions quotidiennes; et, semblable à un aimant fixé dans l'avenir, attire, oriente chacune des tendances, ou inclinations particulières, que suscite au fond de nos âmes le besoin du bonheur.

Par définition, le but de la vie se trouve plus haut et plus loin, que l'ensemble des pensées, sentiments, actions qui constituent, par le menu, la trame de l'existence ici-bas. Et la valeur de la vie viendra précisément de ce que chacun des éléments si complexe de cette trame mystérieuse, constitue comme un effort vers ce but.

Sans but, sans idéal, une vie humaine, si agitée qu'elle soit, ne saurait être autre chose qu'une folle dépense d'énergie, un piétinement sur place, le mouvement stérile du roseau que vient agiter la moindre brise.

Quelle valeur morale possède l'homme qui, toute sa vie, n'a fait que suivre passivement le cours des évènements, s'abandonnant aux occasions, aux circonstances; qui n'a jamais réagi sur le milieu environnant, qui n'a jamais porté ses regards au dessus de lui-même, vers les régions sereines où se trouve la raison suprême, et le terme dernier de la vie: où l'accomplissement du devoir rencontre enfin sa véritable récompense: le bonheur sans mélange et sans limite?

A vrai dire, est-il même possible de rencontrer une âme qui n'ait jamais ressenti aucune aspiration, aucun élan vers l'idéal, vers l'infini? Sans doute, il y a bien des âmes légères, incapables d'effort sérieux et continu, de sentiments élevés, dont l'existence frivole n'est qu'un tissu d'incohérences et de futilités. Et néanmoins, où est le jeune homme, qui, arrivé à l'âge de choisir une carrière, ne s'est jamais demandé ce qu'il serait plus tard, lorsque livré à lui-même il deviendrait l'artisan de sa propre destinée? **Quelle est la jeune fille qui est arrivée à l'âge nubile, sans avoir laissé s'envoler son imagination et son cœur vers l'inconnu et le mystère de l'avenir? Où sont les parents qui voient grandir leurs enfants sans jamais se poser la question de leur avenir?**

Mais précisément, le but de la vie ne peut donner de la valeur à une âme qu'à la condition de compénétrer ses énergies supérieures: la conscience, le cœur et la volonté. Or, pour que le but à atteindre pénètre la vie morale, il faut, au préalable, qu'il soit connu, jugé, apprécié à sa juste valeur, que par le moyen de nos actions comme un devoir: il faut de plus qu'il soit aimé, qu'il ait pris possession du cœur, qu'il en ait élevé les sentiments jusqu'à la hauteur de l'idéal qu'il contient, il faut, enfin, qu'en fait, la conduite de tous les jours soit une tendance effective vers ce but.

Et certes, ce n'est pas chose facile que de réaliser cette triple condition.

a) Comprendre le devoir, l'apprécier à sa juste valeur, en avoir le sens, cela demande plus que de la pénétration d'esprit, plus que de la profondeur d'intelligence: cela exige un certain équilibre d'âme tout entière où la droiture et l'élevation morale joue un rôle de première importance.

Le savant qui formule ses découvertes, le philosophe qui explore les plus hautes régions de la pensée: l'intellectuel, en un, mot, qui n'a que des préoccupations spéculatives qui ne cherche la vérité que pour elle-même, dans un but tout impersonnel, etc: tous ceux-là, n'ont à surmonter dans leurs efforts, que les difficultés inhérentes aux questions elles-mêmes.

Mais supposez que l'on ait intérêt à ce que la vérité soit telle ou telle, au lieu d'être simplement ce qu'elle est: alors, les perspectives changent.

Nos passions, nos préjugés, nos sentiments, nos inclinations, nos habitudes, nos impulsions même passagères, nos intérêts même purement matériels, ont ce pouvoir étrange de colorer les sources les plus pures où l'intelligence va puiser la vérité.

Combien de résolutions sincères, prises en pleine lumière, dans l'intelligence claire du devoir, qui, au premier contact de la tentation, aux premières sollicitations du plaisir, perdent leur consistance et n'apparaissent plus que comme des ombres! Combien de parents s'aveuglent sur les défauts réels et les prétendues qualités de leurs enfants, alors qu'ils se montrent très clairvoyants sur les défauts des enfants des autres!

Combien d'hommes jugent avec beaucoup de discernement, la vie morale de leurs voisins, qui commettent de lourdes méprises au sujet de leur propre vie!

Combien savent percer à jour et flageller chez les autres, les mêmes défauts qu'ils se refusent à reconnaître chez eux-mêmes! A ceux-là, Notre-Seigneur dit dans son Evangile: "Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil?" Ou comment peux-tu dire à ton frère: Laisse-moi ôter la paille de ton œil, alors qu'il y a une poutre dans le tien?" Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et alors tu verras à oter la paille de l'œil de ton frère." (St Math. VII 3, 4, 5.) Et le Maître donne cette règle de conduite pour vos jugements sur le prochain: "Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Car selon ce que vous aurez jugé, on vous jugera, et de la même mesure dont vous aurez mesuré, on vous mesurera." (St Math. VII. 1 et 2.)

A certains jours de calme et de sérénité morale, le devoir apparait dans sa clarté, et quelques instants après, au moindre vent de passion, il semble enveloppé de ténèbres et d'incertitude.

Combien savent parler admirablment du devoir et de la vertu, quand ils s'adressent aux autres, et semblent ballotés dans tous les sens, dès qu'il s'agit d'eux-mêmes!

Etrange contradiction! Désastreux illogisme!

Et néanmoins, phénomène facile à expliquer. Car celui qui recherche la vérité d'une manière purement spéculative ou pour des motifs impersonnels désintéressés, celui-là ne rencontre en lui-même, aucun obstacle qui s'intercepte entre son esprit et l'objet de ses recherches. Il suffit que son intelligence soit dans les conditions requises pour saisir la vérité.

Mais dès qu'il s'agit de s'appliquer à lui-même la vérité sous forme de devoir à remplir, d'effort à faire, de renoncement à pratiquer, alors il lui faut envisager de nouvelles perspectives: à savoir les relations du devoir de la loi morale avec sa propre vie: et dès lors, intervient un élément qui peut être décisif dans les **appréciations pratiques de la conscience. Cet élément est formé de tout ce qui, en nous constitue: l'amour de soi, l'amour du bien-être, de ses aises; la répugnance au sacrifice, au renoncement, à tout ce qui demande de l'effort. Or tout cela fait intimement partie de nous-mêmes, de notre propre vie, et pour cette raison, influence puissamment la conscience dans les jugements pratiques qui doivent gouverner notre vie, nos affections, etc. C'est pourquoi, certains péchés, certains abandons qui se rattachent aux plus violentes passions de la sensualité, surtout lorsqu'ils sont devenus habituels, finissent bien vite par obscurcir la** raison pratique, oblitérer gravement, et parfois même, irrémédiablement le sens moral. Les hommes sensuels, les voluptueux, les débauchés, livrés aux passions de la convoitise sont comme enlisés dans la sensualité, et leur âme prisonnière, n'est plus capable de s'élever assez haut pour atteindre l'idéal.

On peut en dire autant de ceux dont la préoccupation constante, unique ne s'élève jamais au-dessus des affaires temporelles. Combien, parmi ceux-là, sont incapables de saisir la signification et la valeur morale, de mots tels que ceux-ci: bonté, charité, amour du prochain, détachement, abnégation, sacrifice, union à Dieu, amour de Dieu, piété, dévouement, etc. Tout ce qui ne se rapporte pas directement à leurs intérêts temporels n'a plus pour eux, aucun sens. Ils n'ont plus qu'une morale, celle de l'argent et du succès.

b) Mais il ne suffit pas d'avoir la connaissance, ni même la conscience exacte du devoir: il faut encore en avoir l'amour. L'amour! force mystérieuse, féconde, dont, sans doute la faiblesse et la corruption du cœur, ont abusé lamentablement, mais dans sa première origine et sa destinée, force divine qui constitue le grand ressort de la vie morale, et qui renferme l'explication dernière, du dévouement, du sacrifice, du don de soi, de l'héroïsme; qui renferme en un mot le secret de toutes les grandes vies, et de tout ce qu'il y a de vraiment grand dans la vie.

Quelle force, par exemple, explique le dévouement maternel? Quelle vertu pousse le soldat à offrir sans hésiter, sa vie, au premier appel de la patrie en danger? Quelle puissance porte le jeune homme, la jeune fille, au printemps de la vie, à quitter le monde avec ses promesses, ses avantages pour ensevelir leur vie au fond d'un cloître, à la consacrer à une existence où tout est renoncement? Quelle énergie intime donne aux missionnaires le courage d'affronter toutes sortes de souffrances physiques et morales sans la perspective de récompense où de consolation terrestre?... Nous pourrions continuer indéfiniment ces questions: et toujours la réponse réviendrait la même: l'amour: l'amour maternel, l'amour de la patrie, l'amour de Dieu, l'amour des âmes.

L'amour est à la pensée, aux convictions ce que la chaleur est à la lumière.

Le soleil d'hiver, quelque brillant qu'il soit, semble être sans vie, comme la nature dans laquelle il est impuissant à susciter les tressaillements de la fécondité.

Mais laissez venir le soleil du printemps et voyez quelle merveilleuse floraison! D'où vient ce changement? C'est qu'au printemps, le soleil fait rayonner la chaleur. Lorsque, du sommet de l'esprit, une pensée, une conviction est descendue dans le cœur, pour y puiser de la chaleur, elle devient un sentiment, au sens le plus élevé du mot; c'est-à-dire une idée chaude, vivante et féconde, c'est la grandeur et la noblesse des sentiments qui donnent à une vie morale sa véritable valeur, beaucoup plus que l'étendue ou la profondeur des connaissances.

L'on estime un homme de cœur beaucoup plus qu'un homme d'esprit.

Ce n'est pas à dire loin de là que le cœur exclut l'esprit ou que l'esprit exclut le cœur; mais l'intelligence qui n'éclaire pas un bon cœur, ne saurait faire rayonner la vie dans les âmes. Une âme d'apôtre, une grande âme, possède toujours un grand cœur à son service.

c) Néanmoins, il ne suffit pas encore d'avoir de bons sentiments, si généreux, si élevés qu'ils soient: il faut les faire passer en acte, les réaliser dans la pratique. La chaleur doit préalablement se transformer en mouvement pour communiquer au dehors, toute la vertu de sa propre énergie.

Dans le monde moral, ce mouvement commence par les bonnes résolutions et s'achève par leur exécution.

De l'un à l'autre de ces éléments, la distance est souvent très grande, et le chemin difficile à parcourir.

St-Paul, dans son épitre aux Romains, constate cette vérité par ces paroles impressionnantes: "le vouloir est à ma portée, mais non le pouvoir de l'accomplir. Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas." (Rom. VII 18, 19).

Et par là, il apparait combien doit être profondément encré dans le cœur, le sentiment du bien, pour se traduire dans la conduite.

Tout ce que nous venons de dire sur la nature de la vie morale s'applique également à l'ordre surnaturel mais avec plus de vérité et d'une manière plus haute: l'idéal surnaturel étant infiniment supérieur à l'idéal de l'ordre purement matériel.

Pour faire le bien, dans l'ordre surnaturel: pour vivre de la véritable vie de la Grâce il faut que l'homme élève ses pensées et ses sentiments jusqu'à Dieu. Sans doute, c'est la grâce qui met en nous cette force divine, mais la grâce ne change pas les lois de l'âme; de la pensée du cœur, de la volonté: elle transpose leur action dans un ordre supérieur: à savoir, dans l'ordre même de la vie de Dieu: et c'est bien l'homme qui avec l'aide de grâces, gouverne sa propre vie dans l'ordre de cette vie divine.

A la lumière des considérations précédentes, qui ne voit combien il est difficile et compliqué de vivre pleinement; quel ensemble de vertus et d'efforts cela suppose!

Maintenant, en regard de ce but à atteindre, de cet idéal à réaliser supposez une âme humaine abandonnée à ses propres ressources, supposez, surtout, une âme d'enfant, toute neuve dans la vie.

Toute sa force pour réaliser cette vie, ne pourra lui venir que d'elle-même, ou du dehors.

Le dehors! Quelles influences guettent l'enfant, au sortir du foyer paternel? N'est-il pas vrai que dans le monde, d'une manière générale, trop souvent au sein de la famille, et parfois même, au sein des familles chrétiennes, on respire une atmosphère saturée de frivolité, d'égoisme, de naturalisme? On cherche le bien-être le plaisir, l'argent, le luxe, l'éclat; on est rempli de préoccupations terrestres; mais du ciel, des vertus qui y conduisent, qui denc s'en préoccupe, surtout d'une manière sérieuse et habituelle?

Ainsi, par exemple, actuellement, tout le monde lit, tout le monde cherche dans la lecture, une distraction, des émotions nouvelles, la satisfaction de la curiosité, une manière de tuer le temps ou de le passer agréablement.

Or, prenez les livres, journaux, magazines, brochures, tracts, etc., que l'on répand partout à profusion: où sont les écrits dans lesquels le lecteur peut puiser comme à une source pure, l'esprit chrétien?

Certes, Nos Très Chers Frères nous sommes fiers de posséder dans notre ville épiscopale un vaillant journal, franchement, intégralement catholique, soutenant avec une énergie au-dessus de tout éloges les intérêts de l'Eglise de Jésus-Christ; et Nous sommes heureux de profiter de cette occasion pour rendre témoignage à son courage et à son excellent esprit.

Nous aimons également à rendre un témoignage analogue à l'excellent journal de langue anglaise, publié à Winnipeg sous le nom de *Nortwest Review*.

Ces deux journaux, nous voudrions les voir respectivement dans toutes les familles chrétiennes de notre Diocèse.

Mais ce ne sont que des journaux hebdomadaires. Et par contre, quel flot de littérature indifférente, et même ouvertement hostile à notre sainte religion, et trop souvent destructive de toute morale!

Ajoutez à celà, les théâtres, les vues animées, les sociétés neutres ou soi-disant telles, etc... et dites si l'atmosphère que l'on respire dans le monde n'est pas mortellement empoisonnné! Qui donc va soustraire l'âme de l'enfant, à l'influence pernicieuse de cette atmosphère, qui va le prémunir contre ce poison?

Sans doute Dieu a mis au fond de l'âme humaine, des aspirations profondes, indéracinables, vers le bien, et il n'y a pas d'homme qui, un jour ou l'autre, au cours de sa vie n'ait pas éprouvé, au fond de lui-même, la conscience du devoir, le sentiment du bien, de la religion. Mais tout d'abord, ces aspirations ne sont par elles mêmes, qu'un vide immense, accompagné d'un besoin qu'elles sont impuissantes à satisfaire.

Et surtout, avec ces aspiration au bien, il y a au fond de l'âme humaine, des inclinations, tendances au mal. Abandonné à son propre penchant, l'âme humaine tend plutôt à descendre qu'à monter.

D'ailleurs même les aspirations les plus nobles, ne sont déposées en elle, qu'à l'état de germes lointains et indécis.

Or, le germe, même le plus fécond, si vous ne le confiez pas à un terrain convenable, restera infructueux.

D'autre part, un germe, si riche qu'il soit, et semé dans un terrain fertile, s'il contient des éléments mauvais, développera fatalement ces élements mauvais, au grand détriment des bons.

Ce n'est donc pas dans l'énergie intérieure de l'âme que l'on trouvera un contrepoids suffisant aux influences néfastes qui le sollicitent du dehors.

Conséquemment, il faut de toute nécessité, recourir à une influence extérieure, capable de s'introduire au fond de l'âme, d'y éveiller les forces morales qui y sommeillent, de les débarasser des mélanges mauvais qu'elles contiennent: d'alimenter ces forces aux sources pures du devoir, de la vertu, jusqu'au jour où elles seront suffisamment affermies pour résister aux tempêtes de la vie.

Cette influence, c'est l'éducation. Et ces simples observations suffisent à montrer que la mission de l'éducation est une mission délicate, difficile, surhumaine. La grâce de Dieu seule, peut donner à l'éducateur, la lumière, le courage, le tact et la force nécessaire pour accomplir dignement sa rude et noble tâche.

LA FAMILLE

Mais quel seront les éducateurs, pour l'enfant, surtout?

A chaque fleur, à chaque plante, Dieu a donné un milieu adopté, un climat favorable. Quel milieu, quel climat, a-t-il créé pous cette fleur si délicate, d'une destinée si haute, qui s'appelle l'âme de l'enfant? Il n'y a qu'une réponse possible: la famille.

Comme un fruit, jusqu'au moment de sa maturité, fait partie de l'ordre sur lequel il s'est formé, ainsi la personnalité de l'enfant est greffée sur la personnalité des parents, dont il est le prolongement physique et moral.

Même lorsque l'enfant aura acquis ce qu'on peut appeler sa majorité morale, il ne cessera pas de faire partie de la famille qui lui a donné le jour, et à laquelle l'unissent des liens profonds Et toute sa vie morale, ne saurait être normalement dans l'ordre voulu par Dieu que le prolongement de la formation qu'il a dû recevoir au sein de la famille.

Ainsi, l'éducation de l'enfant relève essentiellement de la famille, c'est une fonction essentiellement familiale, de telle sorte que tous les éducateurs, qui prennent contact avec l'âme de l'enfant, représentent auprès de lui l'autorité paternelle, dont ils sont comme les mandataires. Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que la famille n'a que des droits et pas de devoirs, en matière d'éducation. Mais, nous ne saurions trop l'affirmer: c'est dans la famille, ou par la famille, ou au nom de la famille que l'enfant doit recevoir son éducation. Et ses droits, devoirs, privilèges d'homme libre, de citoyen et de chrétien, quelle qu'en soit la source première, lui arrivent par le moyen de la famille. Dieu lui-même, qui est la Source Souveraine de tous les droits, l'Eglise qui par mission est la grande éducatrice, possédant le monopole de la vérité révélée, ainsi que du contrôle infaillible de l'esprit humain en tout ce qui a quelque rapport avec la foi et la morale: Dieu et l'Eglise semblent s'efforcer devant la famille, et ne vouloir exercer leurs droits sur l'enfant, que par son intermédiaire.

Qu'est-ce donc que la famille, cet être mystérieux qui se trouve pour ainsi dire, à la base de toute vie morale, puisque sur elle repose tout l'édifice de l'éducation qui en est la condition nécessaire?

La famille, comme tous les êtres humains, possède un corps et une âme.

Le corps, c'est la série de générations successives, provenant d'une souche commune, et reliées entre elles par les liens du sang.

Cette définition, prise dans son sens le plus large peut s'appliquer au genre humain qui tout entier provient du couple primitif, et que pour cela l'on appelle de ce nom grandiose: la famille humaine.

L'âme de la famille c'est l'ensemble de traditions, de souvenirs, que l'on se transmet de génération en génération, et qui constitue le plus beau des titres de noblesse.

Par ces liens physiques et moraux, la famille, tel un être immortel, survit aux individus, aux générations qui passent, défiant les atteintes du temps et semble suspendue à l'éternité: Ce qui fait d'elle, comme la dépositaire naturelle de l'idéal qui ne passe pas, des trésors où s'alimentent les âmes des générations qui se succèdent dans son sein.

A chaque génération nouvelle, la famille est représentée par les époux, qui ont pour mission de la perpétuer, et de transmettre à la génération issue de leur union les traditions du passé.

Les époux: voilà donc le noyau de la famille. C'est sur ce noyau, comme sur son fondement nécessaire, indispensable que repose l'édifice tout entier de la famille. Nous retrouverons ainsi mais dans une formule plus précise et plus vivante, la vérité énoncée tout à l'heure: "Le droit et le devoir de l'éducation repose imprescriptiblement sur les parents."

LE MARIAGE

Mais de nouveau la question revient plus pressante; Quelle force, quelle puissance peut donner aux époux, aux parents, la lumière, le courage, le tact nécessaires pour accomplir dignement une aussi rude et aussi difficile tâche que celle de l'éducation?

Cette force, cette puissance, c'est le vrai mariage, c'est-à-dire le mariage chrétien, ou mieux le sacrement de mariage.

Qu'est que le mariage chrétien?

On peut le définir: le don mutuel parfait et total de leur propre vie, que l'homme et la femme se jurent devant Dieu, conformément aux lois de l'Eglise, mettant en commun, leurs deux vies, leur joies, leurs tristesses, leurs épreuves, leurs sacrifices, dans le but principal de donner des enfants à Dieu, et des membres à Jésus-Christ.

Ce don mutuel, ce contrat bilatéral d'un ordre tout-à-fait spécial, a été elevé par Notre Seigneur, au rang de Sacrement de la Loi Nouvelle, et comme tel, au rang de source, de canal surnaturel au moyen duquel Dieu donne aux époux des grâces spéciales pour les aider à comprendre leurs devoirs et à s'en acquitter saintement.

Dès le commencement, néanmoins, c'est Dieu lui-même qui avait institué le mariage en donnant Adam et Eve l'un à l'autre, et leur adressant ces paroles "Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre."

La grandeur, la beauté morale, la gravité du mariage provient précisément de ce don mutuel, de ce contrat sacré et des liens infrangibles qui en résultent. Or le seul lien capable d'unir ainsi deux vies humaines pour n'en faire plus qu'une seule, deux cœurs pour n'en former plus qu'un seul, le lien capable de donner à ces deux êtres la patience de se supporter, le courage de s'aider mutuellement d'accepter les devoirs et les sacrifices de la vie conjugale en un mot, le seul lien, qui assure au contrat de mariage son efficacité pratique: c'est l'amour, l'amour vrai, profond, inébranlable, reposant sur Dieu.

Mais l'amour conjugal renferme ceci de spécial, que, par nature, il contient un élément passionnel, qui s'allume, s'alimente aux feux de la concupiscence et de la convoitise: ce qui explique ses alternatives d'exaltation passionnée et d'affaissement subit. C'est là son danger.

La décadence morale d'une époque se reconnait, tout d'abord au fléchissement de la vie de famille, et de la notion même du mariage; la femme devient un objet de convoitise; le sens du devoir, du sacrifice, de l'idéal, disparait pour faire place à l'égoisme et aux passions de la sensualité. De là, absence de tout respect, recherche des modes extravagantes, et immmodestes, des plaisirs mondains, danses, théâtres, des lectures dangereuses, etc. où l'esprit de famille sombre lamentablement, entrainant dans sa chute la perte de l'esprit chrétien.

De toute nécessité, il faut donc relever le mariage, en le ramenant à sa signification vraie, celle que Dieu lui a donnée dès le commencement. Et pour cela, il faut restituer à l'amour conjugal toute sa grandeur et sa pureté.

Le don mutuel que se font de leur vie, les époux qui se jurent au pied des autels, une inviolable fidélité, implique un amour fait de renoncement à leur propre égoisme et de dévouement mutuel. Sacrifice et dévouement: on n'aime véritablement qu'à cette double condition.

Et lorsque les époux reçoivent de la bonté de Dieu ce trésor inestimable qui s'appelle l'enfant, alors le renoncement et le dévouement s'agrandit encore les parents vivent comme en dehors d'eux-mêmes, pour cet être fragile dans lequel ils se retrouvent et un jour se survivront.

De là une nouvelle source de renoncement et de sacrifices.

C'est tout cela que promettent par serment les époux au jour de leur mariage.

Le consentement mutuel qui constitue le contrat de mariage comme le sacrement, se donne par un mot, mais que de choses contient ce simple mot, que de graves conséquences il entraine pour le temps et pour l'éternité!

L'on conçoit aisément que pour un engagement de cette conséquence, certaines conditions soient requises, en dehors desquelles le mariage ne prépare que des déboires et des désillusions.

Ce n'est pas du jour au lendemain, qu'une âme s'habitue au sacrifice, au devoir austère; il faut pour cela une longue et sérieuse préparation. Et ce don mutuel que se font les conjoints, en contractant mariage ne saurait être vrai et durable que s'il est fait par des cœurs ayant compris toutes les réalités graves, que la vie contient, sous des apparences décevantes et fragiles. Il faut des âmes vaillantes et bien trempées pour affronter avec sécurité les rudes sentiers du devoir dans le saint état du mariage.

Et par là, nous revenons encore au problème fondamental de l'éducation.

En effet, les jeunes gens dont l'éducation a été sérieuse, imprégnée de principes chrétiens, d'atmosphère surnaturelle, qui ont eu dans la personne de leurs parents, des modèles parfaits de vie chrétienne et familiale: ces jeunes gens ne sauraient faire autrement que de considérer le mariage comme une affaire très sérieuse et très grave. A leur tour ils seront des bons époux et de bons parents.

Par contre, des jeunes gens dont l'éducation a été négligée, qui ont été élevés dans la frivolité, dans le sans-gène et la satisfaction, de leurs caprices, ou des caprices de leurs parents, ces jeunes gens ne verront dans le mariage qu'une simple aventure après, et peut-être au milieu de beaucoup d'autres.

Pour se donner, pour donner son cœur, il faut se posséder, être maitre de soi, de son propre cœur; il faut que ce cœur ne soit l'esclave de rien, ni de personne: ce qui suppose une âme très haute et bien trempée.

Quelle peut-être la valeur d'un cœur dont la vie légère a laissé évaporer à tous les contacts, le subtil et précieux parfum de l'amour pur, et des vertus dont il s'entoure.

De plus, on ne peut mettre en commun que ce qui n'est pas incompatible.

Or, comment voulez-vous que deux existences puissent ne pas être incompatibles, lorsqu'elles diffèrent par tout ce qui constitue la trame profonde de la vie: les convictions religieuses la nationalité, la langue, les conditions sociales, l'éducation première, le tempérament foncier, etc.?

Les jeunes gens qui prétendent s'aimer en dépit de ces divergences, et qui malgré cela contractent mariage, se font gravement illusion et se préparent un avenir où les attendent bien des mécomptes et de cuisants regrets. Leur amour, n'est que l'effet d'une exaltation passagère, d'une passion aveugle: quelques mois de vie commune suffiront pour le dissiper, et la famille pour eux deviendra bien vite un fardeau insupportable qui les tiendra enchainés comme des prisonniers sans espoir.

Enfin, si l'on s'arrête à considérer l'aspect surnaturel du mariage, les plus magnifiques perspectives s'offrent au regard. St Paul les résume dans cette formule admirable. "Ce sacrement (le mariage) est grand en ce qu'il signifie l'union de Jésus-Christ et de son Eglise."

CONCLUSION

Ces quelques pages, Nos Très Chers Frères, suffisent à vous faire pressentir la grandeur du mariage chrétien, et le rôle fondamental qui ressortit à la famille dans la vie morale de l'individu et de la société.

Sans crainte de nous tromper, nous affirmons hautement que le moyen actuel le plus efficace de travailler au relèvement moral de la société, c'est de travailler au relèvement moral de la famille et du mariage chrétien.

Nous avions eu tout d'abord l'intention de traiter ce grave sujet, "la famille et le mariage chrétien", dans une lettre Pastorale: mais les limites d'une lettre Pastorale ne comportent pas de développement suffisant pour un aussi vaste problème.

D'autre part, il était bien difficile de séparer tant de questions qui se rattachent par des liens si étroits, et s'éclairent mutuellement.

C'est pourquoi, Nous avons résolu de publier, en brochure un travail complet, traitant tout au long, et aussi profondément qu'il nous a été possible de le faire, ce sujet si important.

Le livre comprendra quatre parties à savoir:

I. La famille et sa valeur éducatrice.
II. La famille et le mariage au point de vue des principes chrétiens.
III. Les maux qui menacent la famille.
IV. Les remèdes à ces maux.

Ce livre, Nous voudrions le voir dans toutes les familles chrétiennes de notre diocèse. Et nous demandons aux membres de notre clergé si zélé et si dévoué, de vouloir bien le propager parmi les fidèles confiés à leur sollicitude. Nous le croyons destiné à faire du bien à tous ceux qui le liront avec attention et esprit de foi.

En terminant, Nous vous demandons à tous, chers collaborateurs, et à vous aussi, Nos Très Chers Frères, de seconder par tous les moyens en votre pouvoir, les efforts de votre premier Pasteur, pour le relèvement des bonnes mœurs et de l'esprit chrétien dans ce vaste diocèse confié par le Vicaire de Jésus-Christ à notre sollicitude pastorale.

Avec notre meilleure bénédiction que Nous vous accordons à tous, du fond de notre cœur d'Evêque, Nous formons les vœux les plus ardents pour le salut de vos âmes et la prospérité de vos intérêts temporels et spirituels.

Agréez, Nos Très Chers Frères, l'assurance de notre paternel dévouement en N. S. et M. I.

† ALBERT, O.M.I.
Evêque de Prince Albert.

Par ordre de Monseigneur,
E. Pascal, O.M.I., secrétaire.

Lettre de France

(*Suite*)

Le 31 décembre le peloton dont je faisais partie alla remplacer dans les tranchées de 1re ligne le peloton d'une autre Cie trop surmenée et qui avait réellement besoin de repos. On s'y rendit à la nuit tombante car ces tranchées avancées étaient à 120 mètres de l'ennemi dont,en plein jour,on aperçevaitdistinctement leurs propres tranchées et les réseaux de fils de fer qui en gardaient l'approche. Nous passâmes là 24 heures consécutives, debout, sous la pluie et les pieds dans vingt centimètres de boue liquide et gluante. J'eus la chance d'être désigné pour occuper un petit poste sur le flanc de ces tranchées, au milieu d'une espèce de petite clairière marécageuse. J'avais dix hommes et toutes les deux heures, la nuit, je devais fournir et relever 5 sentinelles embusquées dans des postes d'écoute derrière une haie faisant face aux "boches" qui envoyaient quelquefois des patrouilles de notre côté. Le jour et au clair de lune on pouvait voir à une centaines de mètres presque au pied du talut d'une de nos tranchées, les cadavres de 3 français et d'un allemand qui avaient trouvé la mort en s'avançant imprudemment à travers la zône dangereuse séparant les deux lignes, Depuis le mois de septembre ces corps pourrissaient dans l'herbe sans qu'on puisse les relever ni d'un côté ni de l'autre!

Mon petit poste se composait d'un réduit en planche couvert de roseaux à travers lesquels l'eau passait facilement. Deux entrées y établissaient un pernicieux courant d'air, on ne pouvait s'y tenir que debout, et pour allumer leurs pipes mes hommes étaient obligés de s'entourer la tête d'une couverture car la lueur de leurs allumettes eût été aperçue la nuit par les boches aux aguets. La veille de notre garde un obus avait coupé net, un peuplier, à l'entrée de notre gourbi, le tronc mutilé s'était planté en terre en tombant. Trois heures avant qu'une autre Cie vienne nous relever les marmites allemandes mirent le feu à quatre maisons du petit village des Marais, à 80 mètres de nous! Les artilleurs du Kaiser enrageaient de ne pouvoir réduire au silence nos pièces de 75 et de 105 dispersées dans les bois et qui changeaient de place aussitôt qu'elles se sentaient repérées. Depuis trois semaines elles bombardaient impunément les tranchées ennemies sans qu'aucune d'elles se soit trouvée atteinte. Et pourtant Dieu sait si les boches arrosaient la partie du bois où elles se dissimulaient! Devant ce bois, à 600 mètres de nos tranchées, un champs entier, planté de pommiers était littéralement criblé de trous de marmites dont plusieurs avaient près de deux mètres de diamètre! On l'appelait d'ailleurs "le champs des marmites"

Maintenant le 23e territorial est au repos pour trois semaines, dans le petit village de la Somme d'où je date ma lettre. Nous pouvons enfin, nous nettoyer à peu près complètement, dormir tranquilles dans les granges des fermes qui nous servent de cantonnement, boire du lait, manger des œufs, redevenir des civilisés. Il y a, à Flesselles une assez jolie église, que dimanche dernier, un millier de soldats emplissait complètement. Une centaine n'ayant pu y trouver place suivirent le saint office de dessous le porche! La foi renait, on ne méprise plus la religion, on ne raille plus ses prêtres dont un si grand nombre sont tombés pour la patrie, on ne rit plus effrontément au nez des "calotins" et l'anti-cléricalisme n'est plus affiché que par de rares fanatiques ou des imbéciles dont les grossières facéties font hausser les épaules. Cette guerre est longue, mais la France avait un peu besoin de ce traitement moral qui a guérira des virus lrévolutionnaires, anarchiques, anti-religieux, dont elle mourait lentement,

En attendant ma prochaine lettre qui vous racontera peut-être des combats auxquels j'aurai assisté, je clos celle-ci par ce court résumé de la situation actuelle, dû à la plume du général Cherfils:

—Les Allemands semblent avoir trouvé sur la Rawka une nouvelle barrière de l'Yser et devant Belimof un Ypres nouveau. La ruée de leurs assauts impuissants, excités par la griserie artificielle de l'éther, décline, impuissante, vers le point mort. Cependant, l'armée turque s'agite, en travers du chemin d'Erzeroum, dans des convulsions d'agonie; la Hongrie est envahie; la Silésie est menacée d'être prise à revers; l'Autriche est ravagée par la désertion: la Roumanie se met en garde pour entrer dans la lutte. Enfin, nous-mêmes, nous continuons à "grignoter" l'ennemi. Nous entretenons l'activité de nos avantages par des attaques, et ce n'est pas le moindre des étonnements de cette guerre à canons de 15 kilomètres de portée, de voir un fortin de Champagne et un éperon de l'Aisne occupé de compte à demi par des adversaires qu'un jet de pierre sépare à peine et qui s'injurient à la manière des héros de l'Illiade. O éternelle ironie des choses immuables de la guerre, parce qu'elles sont celles du cœur humain! Les bombes des avions ont remplacés le feu grégeois; les marmites de 150 ont des effets plus puissants que les catapultes; les auto-mitrailleuses font des sillages plus sanglants que les chars à faux d'Artaxerès; mais l'homme est le même, avec le même héroïsme ou la même faiblesse; et la baïonnette, comme le glaive antique, reste la maitresse souveraine de l'ultime assaut.

Bien respectueusement votre dévoué,

Ed. BRUNET

P.S.— On attend en ce moment l'arrivée d'une forte armée anglaise dont un contingent de 40,000 hommes annoncé pour Amiens, (à 14 kilomètres d'ici). Il y aura probablement parmi eux des Canadiens. Qu'ils soient les bienvenus et vive l'alliance anglo-française!

LE PAS, Man.

—Le gouvernement s'est approprié la somme de $5,500,000 pour continuer la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson cette année. La somme de $30,000, a aussi été votée pour un quai sur la rivière Saskatchewan, au Pas Un surplus de $15.000 sur la somme premièrement votée.

—O. Marion commence la construction d'une jolie maison d'habitation sur le lot 9, bloc 6, au coin de la seconde rue et de l'avenue Patrick.

—M. Leduc est entré en société avec M. R. Hughes pour ouvrir une manufacture de caisses d'emballage pour les poissons, de portes et de chassis. M. Leduc déménageait son outillage de forge, la semaine dernière à sa nouvelle batisse qui se trouve au bout de la seconde rue, près de la rivière du Pas.

—M. et Mme Bacon sont les derniers arrivés de la pêche, ils arrivaient de Moose Lake où M. Bacon faisait la pêche cet hiver. Il rapporte avoir fait de bonnes affaires.

—Le Rév. Père Boisin, de Cumberland, arrivait en traine à chiens samedi midi, il repartait pour Cumberland lundi après midi.

—*Naissance.*—Jeudi de la semaine dernière, à M. et Mme Théo. Dupas, un garçon. Il était baptisé dimanche dernier, M. et Mme Geo. Dupas étaient le parrain et la marraine de l'enfant qui reçut les noms de Joseph, Roméo, Gérard.

—L'enfant de M. et Mme B. Fréchette, était baptisé dimanche dernier. Il reçut les noms de Joseph Olivier, Antonio. M. et Mme J. B. Pelletier sont le parrain et la marraine de l'enfant.

—E. M. Joyal, arrivait du nord dimanche dernier avec une grande quantité de fourrures.

—Il est rumeur que le planoir de la scierie Finger Lumber Co. commencerait à fonctionner mardi le 2 mars.

—Le bureau des commissaires d'école a accepté le plan de G. N. Taylor, architecte de notre ville. La construction coûtera environ $42.000. Le contrat n'est cependant pas encore donné.

—Une autre mine d'or a été découverte à Herb Lake, qui se trouve à environ 60 milles de Le Pas le long de la ligne du H. B. R. et à une quinzaine de milles, dans les terres, de la ligne de chemin de fer Des rapports qui nous sont faits et des échantillons de quartz qui sont apportés ici cette mine parait être excellente, aussi bonne que les mines d'or du Lac aux Cartors sinon meilleur. Mais certainement d'accès beaucoup plus facile. Tous les jours il part de Le Pas, un grand nombre de prospecteurs allant prospector du terrain à Herb Lake.

—Dix voitures doubles ont été louées pour latransportation des machineries pour la Beaver Lake Gold Mining Co., de LePas au Lac aux Castors. Ils commencent aujourd'hui à transporter ces machineries.

—Les rails du chemin de fer de la Baie d'Hudson sont maintenant posés sur une distance de 214 milles de Le Pas. 55 milles de cette distance sont complètement ballastés.

FEUILLETON DU PATRIOTE No. 22

Le Capitaine Rex

Par ROGER DUGUET et GEORGES THIERRY

TROISIEME PARTIE

LA ROCHE BRODEE

I

La colère de Marianne Guiheu

A Bourg-de-Batz cependant, depuis la veille, la plus sombre désolation régnait dans l'humble maisonnette où Anna Davesne s'était réfugiée avec Marianne Guiheu. Les deux veuves héroiques unissaient leurs douleurs et s'encourageaient malgré tout à espérer. Elles ne pouvaient croire à la soudaine catastrophe qui les frappait.

La vieille Anna avait couru la ville, en quête d'un bruit, d'un renseignement, d'un indice sur les chers disparus.

Marianne Guiheu, elle, était restée au logis, au chevet de la pauvre Reine, toujours inanimée.

Dès le seuil, la vieille Anna se laissa tomber sur une chaise en sanglotant:

—Ah! pleurait-elle... les misérables! les misérables!

Les petits, terrés dans un coin, déconcertés par cette douleur, regardaient ses larmes en tremblant.

Noël, le plus jeune, dit à l'oreille de sa sœur Yvonne:

—C'est à cause du père et de Jean, et du vieux Jordic, et de Laura, et de tous les autres. Elle ne les a pas retrouvés!

Marianne Guiheu descendait l'escalier.

—Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous appris?

Anna jeta sans répondre devant elle un paquet de journaux qu'elle froissait sous son bras:

—Il y a... il y a...

Le chagrin, l'indignation la suffoquaient:

—Il y a... Est-ce que je sais? Il parait que c'est raconté dans leurs papiers. Ils me l'ont dit... Est-ce que je sais lire?

—Moi, je sais! dit Noël en s'avançant.

Les deux femmes le regardèrent Anna reprit, la voix brisée:

—La demoiselle, comment va-t-elle?... Ah! si celle-là pouvait parler!

—Elle est toujours comme une morte.

—Tant pis!... Ou plutôt tant mieux, si tout ce qu'on dit n'est pas mensonge. Mieux vaut mourir de mal que de chagrin!

—Comment! s'exclama Marianne Guiheu. Et qu'est-ce que tout cela veut dire? Pimbrez brûlé, le capitaine en allé, mon homme et Mme Elise et tous les autres avec lui, n'est-ce donc pas assez, et quel autre malheur pourrait nous advenir!

—Noël, mon petit, lis! dit Anna Davesne.

L'enfant s'était campé déjà, le papier au jour; il lut d'une voix hésitante et chantante. Il lut sans comprendre, trop absorbé par l'assemblage des syllables et des lettres pour en suivre le sens. Et ces pauvres sons, décousus et hachés, dans cette bouche ingénue, semblaient plus terribles encore et d'une fatalité plus cruelle.

Il lut le récit de la surprise en mer, du pacte déshonorant, de la trahison de Daniel Conty! Il lut les commentaires atroces, où l'ironie des bravaches de plume se vengeaient enfin de l'offusquante renommée du capitaine. Il lut les invectives éclatantes contre le vainqueur d'hier et les humbles héros tombés à ses côtés!

Ces sottises, toutes fraiches imprimées, couraient déjà Bourg-de-Batz et l'un des pires articles finissait par cette vision insultante d'une ile vague, d'un eldorado de rêve où Daniel Conty et sa mère, Yves Guiheu et Laura, échappés à nos périls, loin de la France déchirée et sanglante, heureux, payés, allaient couler un tendre tête-à-tête, sans souci du grand œuvre entrepris, de la croix lancée à la mer et des espérances de tout un peuple!

Sous les mots, sous les phrases, une à une, la vieille Anna se courbait toujours plus bas, écrasée de honte; Marianne Guiheu, au contraire, se redressait, la tête haute, une flamme de colère aux yeux.

Au nom de Yves Guiheu, elle avait étendu la main comme pour dire:

—Assez!... Je connais mieux, moi, et le maitre, et le vieux Jordic, et notre enfant! Tout ça n'est pas vrai!

Dans son instinct de vieille femme française, dans toutes les voix de son sang et de sa race, elle retrouvait la protestation indignée et clairvoyante qui, à la même heure, soulevait contre le mensonge le cœur du général Dominique Aglarès; et sans réfléchir à la disparition du traitre, à sa mort probable, elle le devinait aussi sous ces perfidies.

—Ce failli chien de commandant Dumont en a menti! Yves Guiheu n'aimera jamais qu'honnêtement une honnête fille!

Le petit continua, troublé par l'interruption, en ânonnant de plus en plus:

—Le ca-pi-taine Rex se-ra ra-yé du rô-le de l'ar-mée de mer...

Une rumeur, confuse encore, semblait monter depuis une minute de Bourg-de-Batz; mais au même instant une ombre apparut au fond de la salle sur la porte entr'ouverte; et la surprise et la joie tournèrent vers elle toute l'attention des deux pauvres femmes.

—Dé-fi-ni-tive-ment Da-ni-el Con-ty se-ra con-si-dé-ré cette fois comme dé-ser-teur! lisait Noël.

—Et pourquoi? dit tout à coup la voix blanche. Et quelles sont ces infamies? Marianne Guiheu, Anna ma mère nourrice, croyez-vous donc à cet odieux mensonge? De grâce, faites taire ce petit!... Ce n'est pas des insultes, c'est un prompt secours qu'il faut aux victimes de cette trahison!

—Mademoiselle! s'étaient écriées les deux femmes.

(*A suivre*)

MORT DE Mgr N. H. BARIL

Mgr S. H. Baril, vicaire général du diocèse des Trois-Rivières, vient de mourir à l'âge de 68 ans.

Mgr Baril laisse un souvenir profond au sein du clergé des Trois Rivières dont il était une des plus belles figures. Prêtre de science, de dévouement et de fidélité au devoir, il a été mêlé à toutes les meilleures causes. Il était aimé de tous les prêtres du diocèse.

Les soixante-huit années de sa vie ont été bien remplies par de multiples travaux qui ont toujours eu pour objet la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise, des âmes et de la patrie canadienne.

Mgr Baril était l'oncle de M. Eugène Baril de Prince Albert.

Huerta

Après avoir, avec la complicité des Etats-Unis réussi à s'emparer du Pouvoir au Mexique, pour en faire une République à l'instar de celle du Portugal et de France, la Maçonnerie s'acharne sur Huerta, réfugié actuellement en Espagne de même que Diaz.

Un "Bulletin du Bureau Constitutionaliste" (lisez maçonnique) publié à New York, le 8 février,— reproduit, sous réserve par le *Catholic Registrer* (Toronto 18 février,— affirme que Huerta était un F.:. M.:. expulsé récemment des loges mexicaines auxquelles il aurait été initié en 1883,— il y a 32 ans. Comme preuve documentaire le susdit "Bulletin" reproduit d'après "El Pueblo" (*Le Peuple*) de Vera-Cruz, organe des loges, 17 décembre 1914, un ordre du jour sans date, voté par la Loge "Concordia" de Jalapa, biffant *à l'encre rouge* Venustrano Huerta de la liste de ses membres comme indigne et "coupable d'avoir fait alliance avec le clergé catholique du Mexique et trompé le peuple". (*sic*).

Or il résulte de documents, révélés précédemment aux Etats-Unis, par une enquête, dont les résultats furent publiés par la presse catholique, là bas, et reproduit par le PATRIOTE, que lorsque Huerta eut pris le pouvoir, comme président provisoire, une députation de FF.:. l'approcha, en secret, pour lui proposer d'entrer dans les Loges, et de suivre leur politique anti-chrétienne,—moyennant quoi la Maçonnerie l'appuyerait et le garantirait. Mais Huerta refusa énergiquement. Il déclara qu'il était catholique et l'avait toujours été. Montrant son scapulaire, il ajouta: "Voilà mon insigne. Je n'en veux pas d'autre." Si Huerta eut appartenu à la Maçonnerie, depuis 32 ans, la démarche des FF.·. était absolument inutile, inopérante. Cette démarche n'eut lieu que pour essayer de conquérir le "profane" Huerta.

Voilà la vérité. On échoua. *Inde iræ*.

Le document du "Bulletin Constitutionnaliste" constitue donc très probablement un mensonge, inventé, fabriqué, pour calomnier Huerta pour essayer de justifier l'action des Loges yankees et mexicaines, aux yeux des Etats-Unis complices.

Une honte!

MM. les syndics *français* de l'école St Jean-Baptiste de Carlton (B. P. Titanic) ont engagé pour l'année courante un instituteur *qui ne sait pas le français*. C'est une honte!

Voilà des gens qui cependant proclament partout et bien haut leur patriotisme. A les entendre, ils aiment la France et il n'y a pas de meilleurs Français dans toute la province que les Français de Carlton. Surtout ils ne perdent pas une occasion, pendant cette terrible guerre, de crier bien fort contre les Allemands.

Comment se fait-il donc que de tels patriotes en soient arrivés à supprimer l'enseignement de leur langue pour leurs propres enfants? Comment se fait-il qu'ils en soient venus à faire le jeu des ennemis de la belle et noble langue française?

Ces mêmes Français, qui s'indignent parce que les Allemands ont supprimé le français dans les écoles d'Alsace, agissent eux-mêmes d'une façon bien plus impardonnable et bien plus ridicule. Ils n'ont pas d'excuse: ils auraient pu avoir des maîtres bilingues, ils ne l'ont pas voulu,—ils ont même refusé une institutrice bilingue très expérimentée et des plus recommandables—pourquoi? Pour le fol orgueil de pouvoir dire aux inspecteurs: Notre instituteur est anglais et il n'enseigne que l'anglais!

C'est du pur crétinisme.

C'est néanmoins un triste symptôme qu'on puisse constater un fait aussi déplorable dans un de nos plus anciens centres français. Aussi, avec tous les nobles cœurs, avec tous ceux qui ont le culte du "doux parler de leurs aïeux", nous protestons énergiquement contre le vilain exemple donné par les vieux colons de Carlton.

P. N.

Marche des événements

(Suite de la 2ème page)

troupes et détruisit un camp entier.

L'offensive autrichienne en Galicie subit un échec définitif après la désastreuse bataille de Stanislau, que les Russes s'emparent après un combat très violent et très acharné. Les Autrichiens s'étaient d'abord retranchés à Kolomea, dominant la ville de Stanislau, et se tenaient prêts à une énergique résistance. Mais la bravoure et l'habilité des Russes déjouèrent leurs plans et anéantirent leurs efforts; ils furent impitoyablement décimés.

En Pologne, une bataile décisive est engagée à Przasnysz où les Russes réclament l'avantage.

Des troubles se soulèvent en Italie entre les factions opposées qui approuvent et désapprouvent la participation à la guerre. Le gouvernement supprime énergiquement toute réunion publique où cette question est débattue.

L'amiral en chef de la flote allemande, Von Engohl, est relevé de ses services, et remplacé par l'amiral Von Pohliff.

Le passage des troupes canadiennes excite le plus grand enthousiasme en France. Des enfants accourent au devant de nos soldats leur demandent des souvenirs du pays.

LUNDI, 1er MARS

A la Chambre des Communes Anglaises le premier Ministre Asquith annonce en un discours solonnel la décision énergique de l'Angleterre de s'emparer de tous les approvisionnements consignés à l'Allemagne. Les flottes alliées confédérées prendront les mesures nécessaires pour appliquer ces extrêmes moyens de défence. Cependant aucun des vaisseaux ne sera coulé ou leurs équipages abandonnés: ce sera une guerre humanitaire.

M. Asquith tourne en ridicule les efforts allemands pour bloquer et endorommager les ports anglais. L'Allemagne a épuisé tous les moyens possibles pour mener une guerre injuste et ses sous-marins se proposent de compléter cette campagne de piraterie et de pillage.

Les autorités militaires de Russie attachent beaucoup d'importance à la dernière défaite allemande, près de Pryasnysz: ce revers anéantit les espérances des Allemands qui voulaient reculer et briser les communications russes dans cette région. La ligne allemande qui s'étend sur une immense étendue d'Augustowo jusqu'à l'ouest de la Galicie, perd tous les jours de sa force et de sa cohésion. Plusieurs détachements se retirent précipitamment et en désordre des retranchements d'avants-postes.

Les Allemands s'attendaient à un succès facile au siège de Grodno, et aujourd'hui leur marche trop hasardeuse compromet leurs positions le long du Niemen, que les Russes occupent avec des troupes considérables. D'où le mouvement offensif des Russes au nord de la Pologne, où ils font des progrès constants,

Le communiqué officiel de Paris contient quelques progrès relativement peu importants. Au nord d'Arras, un aéroplane français disperse un rassemblement de troupes Dans la Champagne, les positions françaises forment une chaine de retranchements très fortifiée qui qui s'étend sur une longueur de deux kilomètres du nord au nord-ouest de Perthes.

Dans l'Argonne, les troupes françaises ont tenté plusieurs attaques successives contre les lignes ennemies à Ferquist. Quelque progrès constants dans les Vosges, à Chapelotte et à Badonviller.

Le vaisseau "Dacia", chargé d'une grosse cargaison, consigné à l'Allemagne, est saisi et amené en France comme prix de guerre devant la cour de l'Amirauté Française.

La Roumanie s'agite de plus en plus: son intervention semble certaine au printemps. Elle caresse l'espoir de s'annexer la Transylvanie, peuplée en très grande majorité de Roumains. Le ministre de l'intérieur du cabinet roumain signe, parait-il, l'engagement de prendre part à la guerre du côté des Alliés. Les dix classes de réserves sont appelées sous les drapeaux pour le 31 mars.

La flotte anglo-française poursuit activement le bombardement des Dardanelles: elle s'approche de plus en plus de l'endroit le plus étroit de ces détroits. De larges troupes turques sont massées sur l'Isthme, afin d'empêcher les troupes alliées de descendre à terre et de marcher sur Constantinople.

MARDI, 2 MARS

Les deux communiqués officiels de Paris et de Berlin s'accordent à dire qu'une violente bataille se prépare dans la Champagne. Les Français ont préparé depuis plusieurs jours, de très forts retranchements, et le mot d'attaque vient d'être maintenant lancé. Selon les apparences, le combat est le plus important et le plus acharné, depuis l'engagement si meurtrier de Soissons: chacun des belligérants réclame des succès partiels.

L'attaque se concentre au nord-ouest de Perthes et de Beauséjour: toute la journée, les troupes françaises se battirent contre les régiments de la Garde Prussienne, qui subit de très lourdes pertes, surtout au nord est de Mesnil. Les Français possèdent toujours leurs importantes positions le long de leur ligne d'attaque.

L'infanterie française s'empara à Bagatelle, dans l'Argonne, d'une tranchée des avants-postes, après avoir repoussé deux violentes contr'attaques. Dans les Vosges, à La Chapelotte, les Français gagnent plus de 1000 pieds de terrain et s'emparent de plusieurs tranchées.

Un rapport de Sir John French raconte les divers progrès des troupes anglaises dans les Flandres. Les opérations militaires autour d'Ypres sont définitivement abandonnées par l'ennemi. Plusieurs patrouilles allemandes évoluant de nuit autour des tranchées anglaises amenèrent un violent combat, où le régiment canadien de la Princesse Patricia s'illustra en s'emparant avec éclat des tranchées ennemies.

Près de la Bassée, les positions anglaises se raffermissent tous les jours. Les Anglais gagnent du terrain par un habile travail de tranchées, leurs artilleurs réduirent plusieurs battteries ennemies, les forçant ainsi de changer de position.

Sur le théâtre oriental de la guerre, la situation offre quelques changements. Au nord de la Pologne, les Allemands commencent à retraiter dans la direction de Mlawa et Kjorlin. En dépit de leurs fatigues, occasionnées par de longues marches, les troupe russes poursuivent avec vigueur les Allemands sur la Bzura, leur infligeant des pertes sérieuses; elles obtinrent un beau butin de guerre et capturèrnt près de 10,000 prisonniers.

Les mouvements des Allemands sur les positions russes dans le district de Mawa aboutirent à un échec complet: plusieurs mitrailleuses et autres canons furent enlevés à l'ennemi.

Dans les Carpathes, les Autrichiens attaquèrent en rangs serrés les Russes ripostèrent par une habile contr'attaque, taillant en pièces ces bataillons compacts et faisant au milieu d'eux des milliers de victimes.

A l'est de la Galicie, l'ennemi assume la défensive: dans la région de Eizopoule, un train blindé russe cause beaucoup de ravages. En Bukovine, les Russes occupent Sadagora.

Le bombardement des Dardanelles se ralentit aujourd'hui à cause d'un épais brouillard accompagné d'une forte tempête.